

ÉPREUVE 1

Épreuve issue du cahier d'entraînement Accès 2011-2012.

Partie 1 / Texte

Vous disposez de 30 minutes pour lire le texte suivant.

« L'homme par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce. »

Bien qu'écrite en 1820 par Jean-Baptiste Lamarck, cette déclaration ne fait pas de lui un précurseur de l'écologie, car c'est dès le XVII^e siècle que sont notées les premières conséquences de l'exploitation incontrôlée des ressources des territoires annexés par les puissances européennes. La déforestation, l'érosion des sols, l'exploitation des mines, l'extermination des animaux mettent alors en alerte la communauté de scientifiques chargée par les pouvoirs coloniaux d'inventorier les richesses de la faune et de la flore. Les sociétés savantes multiplient les publications et les échanges de vues sur les effets de la colonisation. Il faudra pourtant attendre le XVIII^e siècle pour que leurs alertes soient suivies d'effets : un appareil législatif est mis en place à partir de 1760. Il régleme l'exploitation des forêts, les rejets d'effluents industriels et la pêche. Pour autant, ces balbutiements d'une écologie naissante ne sont rien comparés à la rupture que représentera le XIX^e siècle. À l'heure où l'on commence à prendre conscience du nombre d'espèces que l'homme a exterminées (aurochs, dodo, rhytine de Steller, grand pingouin...), Charles Lyell fonde la géologie moderne avec son *Principles of Geology* (1830-1833) et confirme l'hypothèse de l'extinction des espèces survenue dans les temps géologiques anciens, tandis que *De l'origine des espèces* (1859) de Charles Darwin en démonte les mécanismes basés sur le principe de la sélection naturelle. De son côté, l'explorateur Alexandre de Humboldt fait le lien entre la déforestation, le niveau des précipitations, les changements climatiques et les risques de famine. Le XIX^e siècle voit s'accroître de manière exponentielle la connaissance scientifique. Siècle de la science, il est aussi celui des pionniers et des explorateurs. La liste des plantes et des animaux, en cours depuis les penseurs antiques Aristote et Théophraste, se retrouve profondément révisée et augmentée. Le développement des grands voyages maritimes, l'exploration du monde, la première révolution industrielle, l'essor des sciences naturelles transforment peu à peu le monde et la vision que ses contemporains en ont. Mais l'écologie reste confinée à des cercles très restreints. Sous discipline de la biologie, la science écologique se trouve officiellement un nom en 1866 grâce au naturaliste darwinien Ernst Haeckel.

Forgé à partir des mots grecs « *oïkos* » (maison ou habitat) et « *logos* » (étude), le substantif « écologie » entend désigner la science des rapports des organismes entre eux et avec le monde extérieur. Tout un vocabulaire posant les bases de l'écologie moderne se constitue. Eduard Suess introduit pour la première fois en 1875, dans un livre sur la formation des Alpes, le terme de biosphère pour désigner tout ce qui constitue le monde vivant, en y incluant les conditions physique et chimique. Le concept sera précisé en 1926 par le géochimiste russe Vladimir Ivanovitch Vernadsky : la biosphère est selon lui un gigantesque système dynamique formé par l'ensemble des écosystèmes (et non pas seulement des biocénoses) de la planète. « Biocénose », autre terme forgé à la même époque par le zoologiste allemand Karl Möbius pour désigner la communauté des animaux et des plantes occupant une aire donnée.

Science naissante inféodée à la biologie et à la théorie de l'évolution, l'écologie ne participe pas moins du grand mouvement d'alors tourné vers le progrès et l'industrialisation. La nature est encore perçue comme une grande broyeuse de vies qu'il sera peut-être possible de domestiquer grâce au progrès et aux découvertes de la science. Si les premiers parcs naturels sont créés – Yellowstone en 1872 –, c'est plus pour accueillir les promeneurs que dans un souci de protection : « *Dans un domaine mis en réserve par la nation pour servir les aspirations sportives, esthétiques et culturelles de tous ses membres.* » La nature devient jardin, terrain de jeu. En France, vingt ans avant Yellowstone, Napoléon III répond favorablement au peintre Théodore Rousseau, fondateur de l'école de Barbizon, qui, dans une supplique, lui demandait d'épargner les arbres des gorges de Franchard. Un espace protégé fut alors créé en 1852 sous le nom de « réserve artistique » dont le but était « *le plaisir exclusif du promeneur et de l'artiste* ».

Arcadiens de tous les pays

Parallèlement, un mouvement associatif se met en place. Il entend défendre qui les espèces, qui les animaux, qui les paysages. C'est notamment le cas du Club alpin français né en 1871 ou du Touring club de France (1890) qui souhaitent protéger les paysages montagnards. Comme le note l'historien des sciences Patrick Matagne, ces mouvements renvoient « à un grand débat sur la place et le rôle de l'homme dans la nature. *Au XIX^e siècle, il s'articule nettement autour de trois conceptions – naturaliste, impérialiste, arcadienne – qui déterminent des postures écologiques distinctes.* »

Selon la première conception, l'homme est exclu de la nature. C'est notamment la position des scientifiques de l'époque, naturalistes ou biogéographes, dont les recherches n'intègrent jamais l'influence des sociétés humaines sur les écosystèmes. Dans cette vision de la nature, objet de leur recherche, l'homme n'existe pas. C'est aussi l'idée de certains écrivains, Émile Zola ou Guy de Maupassant, qui décrivent une nature autonome.

La conception impérialiste, définie par l'historien de l'écologie Donald Worster, considère l'homme comme un être mauvais et destructeur. Restaurer, protéger, préserver et conserver

sont les mots d'ordre de certains mouvements écologistes et pacifistes traversés par cette vision de l'homme.

La conception arcadienne est quant à elle définie par la recherche de l'harmonie entre les humains et la nature. Revisitant ce mythe de l'ancienne Arcadie fréquentée par les dieux, le romantisme, en lutte contre la rationalité scientifique dominante à l'époque, tente de repenser la relation de l'homme au monde. D'après Patrick Matagne, Friedrich von Schelling, fondateur du mouvement coopératif, développera notamment « *les bases d'une philosophie arcadienne qui débouchera sur un idéal de fusion entre l'homme et la nature, symbolisé par la cité-jardin à l'anglaise inventée par des utopistes comme Robert Owen* ». De son côté, Henry David Thoreau, aujourd'hui considéré comme l'un des pionniers de l'écologie, exaltera la wilderness (la nature sauvage et le pays inculte). Son livre *Walden ou la Vie dans les bois* (1854) influencera fortement et durablement les mouvements écologistes. Ces conceptions de la nature irrigueront le XX^e siècle naissant. On les retrouvera ensemble ou séparées dans les partis agrariens de l'Europe du Nord en lutte contre les transformations rapides qui bouleversent la nature et les modes de production. On les retrouvera également dans la littérature, la philosophie, la religion ou les idéologies fascistes des années 1930 : « *La terre ne ment pas.* » La sociologie elle-même ne sera pas oubliée puisque l'école de Chicago, en la personne de Roderick Mac Kensey, s'empare entre les deux guerres des concepts et des règles de fonctionnement de l'écologie pour étudier l'homme en interaction avec son milieu naturel : la ville. Parallèlement, la science écologique continue à se déployer et l'on voit naître l'écologie marine, l'écologie tropicale, l'écologie humaine... Comme le note le sociologue Jean-Paul Bozonnet, de Jean-Jacques Rousseau au philosophe et militant de la paix italien Lanza del Vasto (connu pour avoir été l'animateur des Communautés de l'arche à la fin des années 1940, il revendiquait l'exigence d'une vie naturelle et l'écologie comme principe), « *tout semble avoir été écrit par l'histoire avant 1950 en matière d'écologie* ».

Une discipline scientifique à part entière

Mais c'est dans les années 1960 que se situe la grande rupture, que l'idée de nature s'émancipe de ses principes tutélaires. Comme l'expose J.-P. Bozonnet, « *c'est un phénomène historique radicalement nouveau qui surgit (...). Les esprits naturalistes ou protecteurs demeuraient sous la tutelle des différentes variétés de spiritualisme, libéralisme, socialisme ou idéologies réactionnaires. Aucun d'entre eux n'avait la hardiesse de se hasarder seul, sans le parapluie protecteur de quelque grande idéologie, avec pour tout viatique l'idéal de la nature.* »

L'écologisme se veut maintenant au centre de la pensée et se place en rupture avec les idées passées. Comme l'écrit J.-P. Bozonnet, nous sommes face à une vision du monde holistique : « *La nature devient alors le principe qui oriente toute l'existence.* » Le discours écologiste prend la forme d'un grand récit et d'une critique radicale de la société. Il préconise des réorientations sans compromis de la société et se projette dans tous les secteurs : de

la nourriture aux transports, de l'effet de serre à l'éducation des enfants, de l'expansion industrielle à la dégradation du lien social. Et comme tout mythe il prophétise des évolutions catastrophiques.

De même, l'écologie devient une discipline scientifique à part entière avec ses propres concepts, ses laboratoires et ses chercheurs. L'écologie devient même gestionnaire et connaît de nombreuses applications en agriculture, et dans la gestion des réserves naturelles et de la chasse.

Dumont, Illich, Morin et quelques autres

Avec le recul, ce vague mouvement écologiste des années 1960 est porteur de l'idéologie majeure de la fin du XX^e et du début du XXI^e siècle comme l'écrit l'historien de la sociologie Robert Nisbet : « *Lorsque l'on écrira finalement l'histoire du XX^e siècle, l'environnementalisme sera le mouvement social considéré comme le plus important de la période. (...) Le rêve d'un environnement parfait a tout le potentiel révolutionnaire de la prophétie marxiste.* » Mais quand débute cette prise de conscience qui deviendra mondiale ? Certains la situent aux États-Unis en 1962 avec la parution de *Silent Spring* de Rachel Carlson. Son livre, qui accusait les pesticides d'être destructeurs pour l'homme et la nature, notamment pour les oiseaux, déclencha un mouvement sans précédent de l'opinion américaine qui se révéla alors sensible aux problèmes environnementaux.

Cet ouvrage et le mouvement populaire qu'il suscite conduiront les États-Unis à l'interdiction de certains pesticides, dont le DDT, et à la création de l'Environmental Protection Agency. En France, Mai 68 est souvent donné comme date de référence de la naissance du mouvement écologiste qui poussera René Dumont à se présenter à la présidentielle de 1974. L'homme au pull rouge qui prophétisait la fin du pétrole – et déclarait : « *La voiture, ça pue, ça pollue et ça rend con* » – y recueillera 1,32 %. Ce mouvement, qui naît dans le sillage de la critique de la société industrielle dénonçant les « dégâts du progrès », des mouvements hippies californiens et de la critique de la société de consommation que développait notamment Ivan Illich, débute, selon Edgar Morin, à une date très précise : 1972. Cette même année il écrira pour *Le Nouvel Observateur* un article au titre évocateur, « L'an I de l'ère écologique ». Il y développe une critique du capitalisme et de la croissance : « *La croissance industrielle n'est pas le cadre ferme à l'intérieur duquel doivent se situer tous nos débats (...). La réponse ne serait pas dans une nouvelle solution miracle, le zero growth, l'état stationnaire, mais dans la croissance contrôlée. Or cela pose un problème énorme qui est celui de la politique planétaire. Qui contrôlera ? Et si l'on pose la question du développement économique en ces termes, il faut aussi poser la question du développement de l'homme, c'est-à-dire d'une mutation de l'organisation sociale.* » En quelques lignes, E. Morin prend pied dans le débat ouvert par le rapport du Club de Rome publié la même année et qui entend avertir solennellement l'opinion mondiale des « limites de la croissance » et des catastrophes écologiques à venir. Pour la

première fois, le principe d'une croissance illimitée comme modèle de développement est remis en cause et le problème de l'épuisement des ressources énergétiques abordé. Dès l'année suivante, le choc pétrolier donnera une forte résonance à ce rapport. L'opinion mondiale tend l'oreille et commence à entendre le discours inquiet et revendicatif des écologistes. En France, le naufrage de l'*Amoco Cadiz* en 1978 donne corps aux propos alarmistes et parfois catastrophistes des nouveaux prophètes qui conservent néanmoins leur image de marginaux. L'écologisme est-il en train de gagner sa place ? Selon J. P. Bozonnet, l'adhésion des opinions à l'écologisme prend forme dans ces années-là. L'écologisme, qui « *mêle énoncés scientifiques et discours militants, bourgeoise à la lisière des communautés épistémiques, notamment des biologistes. De là, il diffuse dans les médias, l'école ou l'université qui agissent eux-mêmes sur les leaders d'opinion, enseignants, responsables associatifs..., lesquels alimentent la conscience écologique des citoyens ordinaires. Ceux-ci ne sont pas mus par un déterminisme à sens unique, mais forment des groupes de pression, élisent des représentants politiques et influencent la puissance publique.* »

De fait, ces années correspondent à la montée en puissance des associations de protection de l'environnement et des ONG. Les politiques commencent à intégrer l'environnement dans leurs problématiques (création en France d'un ministère de l'Environnement), des journaux underground (par exemple *La Gueule ouverte*) sont créés, tandis que des philosophes repensent les liens entre l'homme et la nature. D'autres, comme Jacques Ellul, critiquent la technique qui impose ses valeurs d'efficacité et de progrès, niant l'homme, ses besoins, sa culture, ainsi que la nature. Les combats, eux aussi, se transforment peu à peu : des luttes contre le nucléaire, des inquiétudes quant à la pollution des sols l'on passe à des enjeux mondiaux. L'exemple le plus marquant est sans doute les mesures prises dans un grand nombre de pays pour lutter contre la disparition de la couche d'ozone. Mais le point d'orgue de cette prise de conscience mondiale sera le premier sommet de la Terre à Rio en 1992. 107 chefs d'État et de gouvernement, 3 000 ONG, 9 000 journalistes, plus de 30 000 personnes sont réunies pour répondre une question : comment stopper la dégradation de l'environnement sans nuire au développement des collectivités humaines, en particulier des plus pauvres ? Comme lors des sommets suivants (Johannesburg en 2002, Copenhague en 2009), les engagements et les déclarations se révélèrent consensuels et non contraignants. Si le sommet de Rio ne répondait pas à la principale question, il a toutefois été un premier laboratoire d'idées qui imprègnent encore aujourd'hui notre quotidien.

Car c'est à Rio qu'ont été formalisées les idées de développement durable et de charte de la Terre. C'est là que pour la première fois sont mis en lumière les problèmes concernant la biodiversité, les forêts tropicales, le changement climatique, et pour lesquels des conventions seront signées. De plus, dans l'Agenda 21, sorte de programme d'action qui se projette au XXI^e siècle, on retrouve les idées et les contraintes développées par certains partis politiques ou intégrées à différentes politiques publiques. On y évoque notamment le principe de démocratie participative, celui de pollueur payeur, et le non moins célèbre principe de précaution qui s'est

encore récemment rappelé à nous, lorsqu'en son nom tous les aéroports d'Europe furent fermés.

Le temps de la croissance verte

Depuis 1992, l'intérêt pour les questions environnementales n'a cessé de grandir et de convertir un nombre toujours plus important de citoyens à la cause écologiste. Nous votons de plus en plus en fonction de thèmes liés à l'environnement, nous trions nos déchets, nos toits voient fleurir des panneaux solaires, nous abandonnons nos vieilles ampoules à incandescence, nous sommes incités à nous chauffer au bois, à limiter notre consommation d'eau, à prendre garde à notre bilan carbone et à mesurer notre empreinte écologique... Le temps est venu de la croissance verte. Mais la banquise continue de fondre, le niveau des températures et des océans ne cesse de croître, le désert avance, l'eau salée gagne du terrain, la biodiversité serait irrémédiablement érodée.

Seuls quelques entrepreneurs médiatiques, d'Al Gore à Nicolas Hulot, semblent encore porter le grand récit prophétique des années 1970 et en appellent à changer radicalement notre mode de vie. Car si les pensées vertes se sont propagées durablement et si la préoccupation environnementale a intégré la moindre parcelle de la société, elles semblent aussi marquer le pas. Le grand récit paraît, pour le moins, victime d'un processus de rationalisation. En se diffusant, il se banalise dans la politique, l'administration et l'économie. Il s'institutionnalise et est accaparé par l'État, l'université et les entreprises. Les militants de la première heure se professionnalisent et les associations se tournent vers l'éducation à l'environnement, la gestion des espaces naturels, le tourisme nature ou se transforment en officines d'experts. Marqué du sceau froid de la rationalité, le récit a ainsi perdu nombre de ses dimensions mythiques. Dans le même temps, il se fragmente et se dissout en actions concrètes : mobilisation contre telle portion d'autoroute ou autre projet d'incinération des ordures. Ce phénomène correspond à l'émergence des *nimby* (« *not in my back yard* », en français « pas dans mon jardin »), se croise avec celui des *nimey* (« *not in my election year* », « pas pendant l'année de mon élection »), et reflète une focalisation sur les intérêts locaux au détriment d'une vision globale de l'écologie. Enfin, l'imaginaire écologiste entrerait, toujours selon J.-P. Bozonnet, dans une phase régressive et souffrirait lui aussi de fragmentation : les symboles mobilisés par les militants seraient de moins en moins articulés entre eux, au détriment de la logique globale... L'idéologie écologiste, le souffle militant des années 1970 semble avoir laissé place à un « postécologisme », sorte de mythe endormi se réveillant par intermittence. La rançon du succès pour une idéologie qui règne aujourd'hui sur la plupart des sociétés occidentales.

Mais cette évolution semble aussi être le socle d'une nouvelle révolution, silencieuse celle-là : pas de prophète ni de grand récit. Elle serait en marche depuis vingt ans. De Lyon à Bilbao, de Vancouver à Copenhague, de nombreuses villes ont su anticiper les enjeux du développement durable, avec parfois une telle efficacité que, dans certains quartiers expérimentaux, les cités

approchent notamment les objectifs de réduction de gaz à effet de serre que les États se sont fixé à l'horizon 2050. Leur méthode : « *Elles sont parties des problèmes techniques pour remonter aux systèmes sociaux.* » Cette démarche « *se situe exactement à l'opposé d'une approche classique visant à appliquer une théorie générale du bien-être social à tous les champs de la vie* », précise J. Haëntjens. Ces villes ont su appuyer sur tous les leviers à la fois : taxes (notamment pour les voitures), subventions (transports collectifs), renouvellement des plans d'urbanisme, financement de technologies expérimentales, répartition de l'espace en fonction de tel ou tel usage, partenariat avec les entreprises, *etc.* La solution tant recherchée pour répondre aux enjeux environnementaux serait-elle en germe sous nos yeux ? Les États surendettés pourront-ils emboîter le pas de ces métropoles innovantes ? C'est toute l'histoire qu'il reste à écrire.

« La longue marche de l'écologie », Christophe RYMARSKI,
Les Grands Dossiers de Sciences Humaines, n°19, juin-juillet 2010.

Partie 1 / Questions du texte

Vous disposez de 15 minutes pour répondre aux 10 questions suivantes numérotées de 1 à 10. Vous n'avez plus la possibilité de revenir au texte.

- 1) D'après le texte, la ou les date(s) suivante(s) correspondent aux grandes étapes de l'écologie :**
 - A. 1760 : mise en place d'un appareil législatif qui règlemente l'exploitation des forêts, les rejets d'effluents industriels et la pêche.
 - B. 1926 : la science écologique se trouve officiellement un nom en tant que discipline.
 - C. 1972 : le parc de Yellowstone est créé.
 - D. 1992 : premier sommet de la Terre à Rio.

- 2) Selon le texte, au XIX^e siècle, ce qui permet de modifier la vision que les êtres humains ont du monde est :**
 - A. le développement des grands voyages maritimes.
 - B. la première révolution industrielle.
 - C. la création d'espaces protégés.
 - D. l'essor des sciences naturelles.

- 3) La ou les définition(s) suivante(s) ne sont pas utilisées dans le texte pour caractériser la « biosphère » :**
 - A. Ensemble des rapports des organismes entre eux et avec le monde extérieur.
 - B. Tout ce qui constitue le monde vivant.
 - C. Système dynamique formé par l'ensemble des écosystèmes de la planète.
 - D. Communauté des animaux et des plantes occupant une aire donnée.

- 4) Selon ce texte, les premiers parcs naturels sont créés :**
 - A. dans l'optique de domestiquer la nature.
 - B. dans un souci de protection de la nature.
 - C. pour permettre aux hommes de s'adonner à leurs loisirs.
 - D. pour servir les aspirations esthétiques des promeneurs.

- 5) D'après le texte, le grand débat sur la place et le rôle de l'homme dans la nature s'articule autour de plusieurs approches, dont la ou les suivante(s) :**
 - A. biogéographique.
 - B. coopérative.
 - C. humaniste.
 - D. impérialiste.